

SAVARD, STÉPHANE. *Denis Vaugeois. Entretiens*. Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 384 p. ISBN 978-2-7646-2570-5

René Bouchard

Volume 18, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072946ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072946ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, R. (2020). Review of [SAVARD, STÉPHANE. *Denis Vaugeois. Entretiens*. Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 384 p. ISBN 978-2-7646-2570-5]. *Rabaska*, 18, 383–389. <https://doi.org/10.7202/1072946ar>

SAVARD, STÉPHANE. *Denis Vaugeois. Entretiens*. Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 384 p. ISBN 978-2-7646-2570-5.

Tavibois, été 1972. Sous la frondaison d'une talle de beaux pins rouges ombrageant son chalet, avec le chant strident des grillons comme arrière-fond musical, M<sup>gr</sup> Tessier et moi échangeons sur sa filmographie que j'étais en train de découvrir et sur laquelle j'avais entrepris avec lui un travail de documentation. Comme il arrivait souvent lors de ces après-midi ensoleillés d'été, deux visiteurs débarquent à l'improviste, Denis Vaugeois et Jacques Lacoursière, des visages familiers pour le maître des lieux qui les côtoyait depuis bien avant l'aventure du célèbre *Journal Le Boréal Express* (1962-1972). Le Québec tout entier était alors plongé en pleine effervescence identitaire. Denis Vaugeois venait présenter à son mentor le dernier-né de sa maison d'édition, *Le Pouvoir québécois en négociation* de Claude Morin. Débute pour moi, dès ce moment, une relation privilégiée avec l'éditeur que je rencontrais pour la première fois et que j'allais accompagner, parfois de proche, souvent de loin, au long d'une carrière exceptionnelle qui n'a jamais cessé de me fasciner, tant la vie de l'homme est une somme impressionnante de réalisations admirables.

Dans la présentation des sept entretiens à l'origine de son livre, réalisés entre mars et décembre 2017, Savard propose quatre clés pour comprendre les motivations, les comportements, les réalisations de Denis Vaugeois qui ont façonné son engagement civique, historique et politique. *Homme de culture*, comme aimait à le rappeler à son égard René Lévesque, *historien grand public*, réconcilié avec la vulgarisation par son modèle M<sup>gr</sup> Tessier, *gestionnaire et entrepreneur culturels*, volontaire et avisé dans le domaine du livre entre autres, *praticien libre et curieux dans l'action*, je dirais dans « l'importance de l'agir » pour l'individu comme pour sa collectivité, suivant les « normes » exigeantes de son maître en histoire Maurice Séguin ; voilà les quatre angles qui ont permis à Savard de déployer en six chapitres thématiques sa compréhension de l'expérience de vie de Denis Vaugeois. Passant en revue la jeunesse du personnage ; abordant son œuvre historique en toute connaissance de cause, étant lui-même professeur d'histoire à l'UQAM ; suivant les traces du fonctionnaire dans la Cité ; décortiquant ses réalisations politiques dans le domaine de la culture et du patrimoine ; tirant enfin des leçons de son expérience d'éditeur, l'auteur résume de façon sensible et critique l'étonnant parcours d'un esprit curieux et libre, un exercice mené avec une lucidité que n'a pas désavoué son sujet, pour qui l'historien « doit envisager le monde tel qu'il est ». Car, dira-t-il, « [c]onstater n'est pas approuver, et désapprouver n'autorise pas à nier. »

Comme il se plaît à le rappeler lui-même, la carrière de Denis Vaugeois est marquée par des cycles d'une durée moyenne de plus ou moins huit ans. Examinons-en de plus près trois exemples : le professeur d'histoire (1959-1965), le fonctionnaire (1968-1976) et le politicien (1976-1985), me réservant cependant *in fine*, par amour du livre, quelques considérations sur son métier d'éditeur qu'il aura pratiqué avec ferveur à travers toutes ces occupations. Pour qui connaît Denis Vaugeois, son choix d'études en lettres à la fin de son cours classique, s'il avait à l'époque atterré ses professeurs prêtres qui demandaient en classe qu'on priât pour lui pour mieux éclairer sa décision, n'aurait su étonner ses proches et amis. Amoureux inconditionnel des lettres depuis son enfance, mais néanmoins pragmatique face aux nécessités de gagner sa vie, le jeune homme s'inscrit à l'École normale Jacques-Cartier, à Montréal, pour devenir professeur. En plus de faire de la suppléance aux quatre coins de la métropole, il réussit à compléter en parallèle une licence ès lettres et une licence en pédagogie, puis il s'oriente vers l'histoire où il obtient un diplôme d'études supérieures. Dans les années 1950 et 1960, il bourlingue dans divers collèges et écoles normales, d'Outremont à Saint-Hyacinthe, pour aboutir finalement à l'École normale Duplessis de Trois-Rivières, où il commencera en 1960 sa « véritable » carrière d'historien avec son élève et bientôt ami Jacques Lacoursière.

Dans le creuset de ces années se forge chez lui une haute conception de l'histoire qui le guidera sa vie durant, aussi bien en tant que professeur que plus tard fonctionnaire, politicien et surtout éditeur. Je passerai vite sur le métier de professeur comme tel, qu'il adorait. Ses étudiants le sentaient et le lui rendaient bien malgré ses exigences élevées. Je veux plutôt m'attarder ici sur une personnalité d'influence qui l'aura fortement impressionné dans sa carrière, son professeur d'histoire à l'Université de Montréal, Maurice Séguin. « Pour moi, confesse-t-il, Séguin, c'est Socrate », rien de moins. Outre sa règle de l'agir évoquée plus haut, une autre norme de la pensée de Maurice Séguin l'influencera profondément, précise l'historien. Cette notion à laquelle il adhère si « farouchement » qu'elle conditionnera même sa vie personnelle, c'est l'« interaction profonde entre les secteurs politique, économique et culturel » de toute société. « On peut jongler tant qu'on voudra avec cette règle [...], l'histoire montre bien qu'elle est infaillible. [...] On retiendra que l'enseignement fait partie du facteur culturel, qui ne se résume donc pas aux arts et à la littérature, de même que le facteur économique n'est pas seulement l'argent et le système bancaire et financier, c'est aussi l'exploitation des ressources naturelles. Enfin, le politique ne peut être conçu comme étant seulement le gouvernement, ce sont aussi les classes et la lutte pour le pouvoir, les idées de gauche et de droite, les combats syndicaux ». Bref, l'historien n'est pas loin de penser, comme

les théologiens, que l'histoire est le lieu théologique par excellence, LA discipline !

Partant de là, très vite, il adopte cet autre postulat de Séguin qu'« [o]n ne fait pas l'histoire d'un territoire, mais celle d'un peuple ». Cette orientation conduit l'historien à définir une approche du monde atlantique qui explique l'établissement des Français en Amérique du Nord par leur interaction profonde avec les peuples qui l'habitent déjà. Ses recherches ultérieures et ses hypothèses sur les noyaux intégrateurs de l'action des Français feront ainsi une large place au métissage franco-amérindien. Pour préparer en 1987 une série télévisée, *L'Étoffe d'un pays*, ses enquêtes de terrain feront ressortir des traits culturels – chaise berçante, fèves au lard, épiluchettes de blé d'Inde, sapin de Noël, la bonne chanson – qui ne pointent pas du tout vers l'héritage français. Et pour le démontrer, il s'affirmera toujours partisan de la rencontre interdisciplinaire entre l'histoire et des disciplines de terrain qui collent aux faits, comme l'ethnographie, l'archéologie ou la géographie. Il précisera même que l'ethnologie a peu à peu pris sa place dans son programme de publication en tant qu'éditeur. Sa vision de l'histoire, teintée par les normes socratiques de Séguin, rend donc encore plus concise sa pensée sur le rôle de l'historien. « Essayer de saisir, de retrouver, d'identifier [...] ce qui a construit les Québécois. D'où viennent-ils ? [...] Qu'est-ce que l'on peut retracer qui conduit à être Québécois ? ». Voilà le fondement, résume-t-il, de la démarche de l'historien dans la cité.

Quoi de plus naturel que de le voir passer alors, en 1965, au service de l'État québécois qui se dote d'une fonction publique compétente et moderne dans les années 1960. Le ministère de l'Éducation est créé en 1964. Le Rapport Parent préconise en parallèle une pédagogie de l'histoire plus scientifique. Les départements d'histoire universitaires commencent la formation des premières cohortes d'étudiants. L'histoire elle-même se développe comme discipline scientifique. Tout est à faire ou à refaire, de la maternelle à l'université ! En sa qualité de premier directeur de l'enseignement de l'histoire, il s'attelle d'arrache-pied à la refonte des programmes d'enseignement où tout était à reprendre à zéro, ou presque. À son menu s'ajoute « la production de manuels qu'on ne pouvait préparer tant que les programmes n'étaient pas prêts. Et les premières générations de programmes étaient provisoires : il fallait d'abord les mettre à l'essai au moins pendant une année ou deux. » On comprend facilement, dans ces conditions, que le ministère de l'Éducation fut le royaume d'une certaine « improvisation », un parcours semé d'essais, d'erreurs et de jongleries ! Denis Vaugeois était mûr pourtant pour réaliser, en 1969, en collaboration avec Jacques Lacoursière et Jean Provencher, un ouvrage d'histoire qui allait devenir un succès de librairie et, malgré lui, un manuel qui fera fureur

à tous les niveaux du cursus scolaire, du secondaire à l'université, *Canada-Québec. Synthèse historique* !

« La vie est échange » selon une autre maxime de Maurice Séguin, citée par Vaugois qui n'hésite pas à l'appliquer à sa carrière. En janvier 1970, le voilà donc affecté aux relations internationales de l'État québécois. Cette maxime inscrite au cœur de son action devient vite un concept qu'il met de l'avant pour articuler la jeune relation France-Québec. « Si vous voulez vraiment nous faire plaisir, avance-t-il dans une réunion de coopération franco-québécoise, vous allez nous proposer de faire des échanges ». En diplomatie comme en affaires, la règle d'or pour développer les relations internationales du Québec repose sur sa vision de l'histoire : choisir des villes ou des continents avec lesquels Québec avait une histoire partagée ; par exemple aux États-Unis, en Amérique latine ou en Afrique. Boston, Chicago, Lafayette, Los Angeles sont autant de lieux de mémoire du passage des Français en Amérique qui lui servaient à planifier les représentations du Québec à travers l'ouverture de ses bureaux aux États-Unis. Rappelons, insiste-t-il, que Québec a donné naissance à une trentaine d'États et de provinces des États-Unis et du Canada d'aujourd'hui ! Comment ne pas se souvenir, en outre, que les Canadiens français, plus à l'aise dans le continent latin que les anglophones du reste du Canada, avaient déjà envoyé des milliers de missionnaires qui ont pavé la voie à la toute fraîche diplomatie québécoise ?

Soit en éducation, soit en affaires internationales, Denis Vaugois œuvre à l'époque au sein d'une fonction publique de très haut niveau au service de la population québécoise. Ses compétences sont appréciées et reconnues, tant et si bien qu'on l'avait déjà pressenti à quelques reprises, toujours repoussées, pour se présenter comme candidat député, aussi bien au niveau fédéral que provincial. L'année 1976 change la donne ! Il est élu sous la bannière du Parti québécois et promu en 1978 ministre des Affaires culturelles. L'euphorie de 1976 est encore à son comble, la tristesse infinie de 1980 encore bien loin, évoque-t-il. La substitution dans l'agir, qui avait toujours caractérisé à ses yeux les relations Canada-Québec en termes de subordination politique, l'aiguillonne plus que jamais à tirer de l'histoire ses enseignements les plus précieux et à plaider en faveur d'un nationalisme historique, réaliste et bagarreur à l'occasion ! Pour lui, les « institutions culturelles, depuis la Bibliothèque nationale jusqu'aux musées, aux sociétés d'histoire et aux centres d'archives [...] sont les principaux remparts contre le démembrement de la société québécoise. C'est là que se nourrit la réflexion et s'alimente le développement. Bibliothèques et musées sont des lieux essentiels d'éducation populaire et permanente » au profit desquels

il plaide sans relâche pour des budgets de fonctionnement qui soient à la hauteur de leur mission.

Homme d'action, il prêche par l'exemple en lançant trois chantiers majeurs en l'espace de trois ans, trois legs parmi les plus importants de son mandat politique : le développement des industries culturelles, renommées plus tard les entreprises culturelles (1978), la politique du livre et la refonte du réseau des bibliothèques publiques (1979), et ce grand projet du démarrage du Musée de la civilisation sur son site actuel (1980). Plusieurs sociétés d'État à vocation économique avaient été créées au cours de la Révolution tranquille, pendant la décennie des années 1960, mais Denis Vaugeois déplorait qu'il en manquât une dans le secteur culturel. Comment ne pas être estomaqué par la rapidité avec laquelle cette idée force, présente dans tous les esprits, permit d'organiser un sommet sur les industries culturelles au début du mois de décembre 1978, puis d'adopter la Loi sur les industries culturelles la veille de Noël de la même année ? Du jamais vu !

Tout naturellement, serait-on tenté de croire, le passage des entreprises culturelles, label affectionné par Vaugeois, à la réforme majeure du secteur économique du livre qui s'ensuivit, ne pouvait que couler de source. Bien au contraire, l'hallali était sonné, une chasse féroce débutait ! Les opérateurs français, en particulier, avaient la mainmise sur le livre au Québec. Ils n'ont pas hésité une seconde à se livrer au chantage et à mener des campagnes de presse vicieuses pour contrer la volonté de l'État de recentrer l'économie du livre sur la propriété québécoise. Rien n'y fit. La Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre fut adoptée à l'unanimité en 1979. Encore en vigueur aujourd'hui, elle a permis de réorganiser de fond en comble la production, la distribution et la consommation du livre au Québec, en favorisant et soutenant l'interdépendance de tous les segments de son écosystème. Quelle ironique retour des choses que de constater, huit ans plus tard, que le vilipendé du moment deviendra le « supermajor » de la Maison Larousse pour toutes ses publications pendant vingt-cinq ans ! Le « plan Vaugeois », comme on l'a qualifié à cette époque, favorisait aussi la mise en place, sur un horizon de cinq ans, d'un vaste réseau de bibliothèques publiques comme maillon important d'approvisionnement dans la chaîne du livre. Il fallait encourager le développement de la lecture certes, mais permettre aussi aux librairies, le maillon le plus faible de la filière, d'avoir accès à un nouveau marché pour assurer leur viabilité dans toutes les régions du Québec. Les faits parlent d'eux-mêmes : de 1979 à 1985, le nombre des bibliothèques publiques a bondi de 121 à 849 !

Si l'accroissement du réseau des bibliothèques publiques a été hissé très tôt au rang des préoccupations du politicien, les musées n'allaient pas être en

reste non plus. Tout à la fois moteur économique et lieu d'éducation populaire par excellence, les musées, à ses yeux, devaient être à l'écoute du public, et leurs collections, mises à son service à des fins pédagogiques. « [L]es objets doivent être source de connaissances, tranche-t-il. Pour cela, ils doivent être mis en contexte. Comment tel objet a-t-il été fabriqué et à quoi a-t-il servi ? Un tableau est aussi l'occasion d'explorer, de questionner, d'apprendre. » Le débat était vif à l'époque pour savoir s'il convenait que Québec soit doté de deux musées d'État, dont un tout nouveau « Musée de l'Homme d'ici ». Lise Bissonnette, éditorialiste au *Devoir*, était catégorique : « le développement muséologique devait se faire à Montréal », point à la ligne ! Fort de l'appui de René Lévesque qui lui donne le feu vert, Denis Vaugeois met immédiatement en branle le projet du nouveau musée. En compagnie du maire Pelletier et du ministre Denis De Belleval, responsable de la capitale nationale, ils arpentent la zone du vieux port, ce samedi 6 décembre 1980, et choisissent l'îlot Fargues comme emplacement. « Donnez-vous dix ans, on ne fait pas un musée en deux ans », lui recommandent les spécialistes consultés. Le Musée de la civilisation du Québec aura tenu ce pari, prenant moins d'une dizaine d'années à voir le jour sur son site originel. Et Lise Bissonnette de murmurer à son oreille, le jour de l'inauguration : « Je suis venue pour te dire que tu avais eu raison ! »

Toutes proportions gardées, le grand œuvre de Denis Vaugeois loge pourtant ailleurs selon moi. Dans sa vie, tout a commencé par le livre et tout se terminera aussi par le livre, j'en suis convaincu. Auteur prolifique, il compte à son actif un peu plus d'une vingtaine d'ouvrages. « Gros travailleur en histoire », comme il se qualifie lui-même, sa production intellectuelle est loin d'être tarie. On l'oublie trop souvent mais, pour cet amoureux inconditionnel du livre qui avait choisi les lettres à l'orée de sa carrière, quelle reconnaissance symbolique d'être couronné, en 2014, lauréat du grand Prix du Québec Georges-Émile-Lapalme. Le jury s'était rendu à l'évidence : la qualité de la langue française respire dans toutes les pages de son œuvre ! Il faut aussi se rappeler que sa toute première publication, en 1962, son mémoire de licence sur *L'Union des deux Canadas. Nouvelle conquête ? 1791-1841*, publié aux Éditions du Bien public, portait aussi sur la couverture le nom de sa première maison d'édition fondée avec Jacques Lacoursière, les Éditions du Soc. Son intention avouée dès le départ : « ouvrir un sillon » ! Soixante ans plus tard, après son passage à la tête de nombreuses maisons d'édition, il peut être très fier de sa récolte de plus d'un millier de titres mis au service de sa société. À ce chapitre, on ne peut passer sous silence son apport inestimable au développement majeur de l'historiographie québécoise sur la question juive et surtout



amérindienne. Dans ce dernier cas, l'examen minutieux auquel il se livre d'un « sauf-conduit » militaire, bien différent d'un « traité », délivré par Murray en 1760 pour permettre aux Hurons de trafiquer avec les garnisons britanniques, renouvellera la perception de l'histoire des autochtones du Nord de l'Amérique.

À l'évidence, c'est le plus bel hommage que ce livre d'entretiens lui rend. Et il se termine, en guise d'envoi, par le geste de Vaugois qui lève bien haut une main fraternelle, pour saluer « encore une fois Jacques Lacoursière », son ami de toujours...

**RENÉ BOUCHARD**

Société québécoise d'ethnologie

---

SERVAES, ANNA. *Franco-American Identity, Community, and La Guiannee*. Jackson, University Press of Mississippi ; Saint-Louis, Center for French Colonial Studies, 2015, xvi-266 p. Ill. ISBN 978-1-62846-210-4.

En 2009, Anna Burns soutenait à l'Université de Louisiane à Lafayette une thèse, dirigée par Barry-Jean Ancelet, « “Bonsoir le maître et la maîtresse” : le rôle de la Guiannee dans le maintien des communautés franco-américaines de Sainte-Geneviève et de la Prairie du Rocher », un travail dont elle a livré les principaux éléments en 2011 aux lecteurs de *Rabaska* (vol. 9, 2011, p. 55-67). En 2015 sa thèse a été éditée en anglais sous le titre : *Franco-American Identity, Community, and La Guiannee*. Dans cet ouvrage de 266 pages, Anna Servaes (Burns), qui est elle-même originaire du Missouri, propose une étude approfondie des pratiques du changement d'année telles qu'elle a pu les observer en 2006 à Sainte-Geneviève (Missouri) et en 2007 à La Prairie-du-Rocher (Illinois) où elles constituent une part essentielle de l'héritage de colons originaires de France. La première des trois parties est consacrée à la présentation du cadre historique, nécessaire pour expliquer la présence d'une « mentalité et identité française » dans l'Illinois (chap. 1) et de leur « développement historique et de leur influence » (chap. 2). Les colons, qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'installent de part et d'autre du Mississipi, y reprennent le modèle de leurs villages d'origine et y appliquent leur système d'exploitation agricole, maintiennent leurs coutumes et leur religion catholique. Cela a contribué, selon Anna Servaes, à conserver et même à développer un esprit de solidarité qu'elle oppose à celui plus individualiste des Anglo-Américains. Il convient de rappeler que l'expression de la solidarité est également présente dans les formes franco-canadiennes, y compris dans la moderne « Guignolée des médias », et même dans celle plus commerciale de l'actuel Hogmanay à Edimbourg. C'est aussi dans un but caritatif que s'effectuent les quêtes du